

LES SEPT PAROLES DE LA CROIX¹

« Et ayant dit ces paroles, il expira. »

(Luc, xxiii, 46).

Mes frères,

Rien n'est plus solennel, rien n'est plus sacré que les paroles d'un mourant. Quand ce mourant est un maître vénéré ou un fidèle ami, avec quel respect et quelle émotion ses disciples, ses amis se groupent autour de son lit d'agonie pour recueillir ses derniers conseils et son dernier soupir.

Mes frères, dans cet anniversaire que la piété célèbre depuis tant de siècles, sur cette croix qu'elle offre à notre contemplation, il y a plus qu'un ami, plus qu'un maître, il y a le Roi du ciel et de la terre, le Fils unique et bien-aimé de Dieu, la Parole faite chair, pour tout dire le Sauveur, notre Sauveur. Aussi nous sentons-nous pressés non-seulement de tourner nos regards vers la sainte

1. Ce discours a été prêché un jour de Vendredi-Saint.

victime qui ôte les péchés du monde, mais encore de méditer les paroles qu'elle a laissées tomber de sa bouche à cette heure suprême.

Ces paroles sont au nombre de sept.

Recueillies dans le cœur de ces pieuses et courageuses femmes qui se tiennent debout au pied de la croix, transmises par la tradition orale, puis déposées dans nos quatre Évangiles, elles sont devenues dans l'Église et dans le monde un sujet d'admiration et d'édification. La chaire chrétienne, la poésie, la musique elle-même y ont puisé comme dans un trésor incomparable et y ont trouvé le secret de leurs plus touchantes inspirations.

C'est que dans leur brièveté ces paroles nous disent ce qu'a été, ce qu'a fait notre Sauveur. Sa compassion pour notre race déchue dans ses divers représentants, ses rapports avec le Père dont il accomplit toute la volonté, son humanité, sa divinité, tout y est contenu. Les approfondir, les pénétrer, c'est pénétrer le mystère de sa personne et de son œuvre, c'est raconter et résumer tout l'Évangile.

Mon dessein est de consacrer cette heure fugitive à les expliquer en les groupant. Je n'ai qu'une seule crainte, c'est de leur enlever ainsi leur force

pénétrante. Il n'y a qu'un moyen de prévenir ce malheur, c'est d'être bref dans les explications et de laisser autant que possible la parole du Seigneur dans son austère nudité.

Esprit de mon Sauveur, sois mon aide et mon guide, afin que je n'obscurcisse pas ta pensée et ton conseil « par des paroles sans science. »

Le mystère d'iniquité conçu dans l'ombre touchait à son accomplissement, la rage des ennemis du Christ achevait de s'assouvir : Jésus vient d'être cloué sur le bois entre deux malfaiteurs.

Suspendu entre ciel et terre, en proie aux plus atroces douleurs, il jette un regard autour de lui. Hélas ! ce regard ne s'abaisse que sur une multitude égarée par la haine. Pharisiens, sadduccéens, scribes, sacrificateurs, peuple, soldats, ils sont tous là, repaissant leurs yeux et leurs cœurs du spectacle de ses angoisses, hochant la tête et s'écriant : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix et nous croirons en toi... » Alors, du haut de cette croix s'élève la première parole, et cette parole est une prière² : « *Père, pardonne-leur, car ils ne*

1, Luc, xxiii, 34.

savent ce qu'ils font. » Quelle prière, mes chers frères ! Elle nous émeut, elle nous confond. C'est la manifestation éclatante et persévérante de cette puissance d'amour qui a fait descendre le Fils de Dieu du ciel en terre et l'a conduit de Bethléem à Golgotha, c'est la réalisation, c'est là traduction vivante de ce précepte sublime promulgué jadis sur la Montagne : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent ! »

Oh ! mes frères, cette parole, ne l'oublions amais. Quand une injure nous sera faite ; quand la médisance, la calomnie, l'injustice, la haine nous poursuivront de leurs coups ; quand nous verrons ceux-là mêmes qui se disent nos amis lever les premiers le talon contre nous, alors, au lieu de maudire ou de murmurer, mettons la main sur notre cœur pour en comprimer les battements, et, les yeux tournés vers le Crucifié, disons : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et quand, comme en nos jours, nous assisterons à un triste et humiliant spectacle ; quand une science fausement ainsi nommée viendra essayer de saper les bases de notre foi et de nos espérances, et ira jusqu'à porter une main profane sur la céleste cou-

ronne de notre Sauveur ; quand, dans le sanctuaire de l'Église elle-même, la vérité de l'Évangile nous apparaîtra méconnue, diminuée, peut-être persécutée ; au milieu des tristesses de notre âme, gardons-nous de toute amertume, de toute représaille ; n'employons d'autres armes que celles que le Christ a employées lui-même, celles de la fidélité, de l'amour et de la prière, et comme lui disons au Père céleste : « Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Mais voici pour le Crucifié un nouvel exercice à cet esprit d'amour, un nouveau moyen d'accomplir son ministère de paix et de salut. Un des brigands crucifié à sa gauche veut joindre sa voix aux clameurs de la foule : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous aussi ¹. » Mais le brigand crucifié à la droite le réprimandait en disant : « Ne crains-tu pas Dieu, puisque tu es sous le même jugement ; pour nous, c'est justice, car nous recevons la peine de ce que nous avons fait, mais celui-ci n'a rien fait qui ne dût se faire. » Et se tournant vers le

1. Luc, xxiii, 39-42.

Christ : « Seigneur, lui dit-il, souviens-toi de moi quand tu seras dans ton règne. » Comment donc dans ce Crucifié abreuvé d'amertumes, méprisé, conpués, le malfaiteur a-t-il reconnu le Roi d'Israël, le Messie promis ? Nous l'ignorons, mais nous constatons là un des effets de cette grâce de Dieu qui souffle où elle veut, qui appelle l'ouvrier de la onzième heure comme celui de la première. Par l'effet de cette grâce, le brigand a découvert sous ce voile d'ignominie la gloire spirituelle du Christ, il a reconnu le Saint et le Juste, le Chef du Royaume de Dieu. Et du même coup il a reconnu, il a confessé sa misère, son indignité, il s'est jugé, il s'est condamné lui-même et, pauvre naufragé, au moment d'être englouti dans l'Océan, il s'est rattaché à la seule planche de salut en s'écriant : « Seigneur, souviens-toi de moi... »

Dans cette parole, mes frères, est exprimée la foi dans toute sa simplicité et dans toute sa grandeur, la foi qui est un acte de la conscience et du cœur encore plus qu'une lumière de l'esprit, la foi qui procède de la conviction de péché et qui aboutit à l'abandon de l'âme à la miséricorde de Dieu et à la grâce de Jésus-Christ. — A cette parole de foi, le Seigneur répond : « *En vérité, je te dis que tu*

seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis ^{1.} »

O puissance, ô majesté de mon Sauveur, le supplice ne peut donc ni vous atteindre ni vous voiler ! N'est-ce pas là le langage d'un Roi ? Le Paradis, c'est-à-dire le ciel, la vie éternelle appartient donc à Jésus-Christ, il en dispose à son gré. Après cela, serait-il possible de contester son origine céleste, sa divinité ? Ne reconnâitrons-nous pas dans ces paroles le même accent divin qui s'est fait entendre dans celles-ci : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie, nul ne va au Père que par moi, » et qui dans quelques jours, à l'heure de son ascension glorieuse, retentira dans celles-là : « Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre... »

« En vérité, je te dis que tu seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis... » Oh ! quelle précieuse promesse ! Que de pécheurs, que de malades, que de mourants elle a consolés et relevés ! Quelle base magnifique de cette doctrine du *salut par grâce, de la justification par la foi* que l'Apôtre des gentils doit développer plus tard et qui, après des siècles d'ignorance et d'oubli, redeviendra l'âme de nos

1. Luc, xxiii, 43.

Réformateurs et de l'Église restaurée ! — Recevez-la, mes chers frères, cette doctrine salutaire, appliquez-la à votre prochain pour ne jamais désespérer de sa conversion et de son salut, appliquez-la surtout à vous-mêmes pour votre propre conversion et votre salut. Et afin qu'elle soit pour vous non un système, mais une vertu, venez en esprit vous placer au pied de la croix et y déposer le fardeau de vos misères et celui de vos justices, le regard du cœur fixé sur celui qui tient les clefs de l'enfer et du ciel, « qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre. » Je vous dis en vérité que « quand vos péchés seraient rouges comme le « cramoisi, ils seront blanchis comme la neige, » et que vous pourrez vous écrire comme un apôtre : « Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ ¹. »

Le Sauveur vient de déployer son amour envers un peuple coupable et envers un pécheur pénitent. Oubliera-t-il dans cette affection générale les affections particulières de la famille et de l'amitié ? Non ;

1. Rom., v, 1.

après avoir jeté ses regards autour de lui, il les abaisse sur les siens. Au pied de la croix se tiennent les saintes femmes parmi lesquelles Marie, sa mère, et auprès d'elle le disciple bien-aimé saint Jean. Et de nouveau le cœur du Fils de l'Homme s'émeut, et de sa bouche tombe cette troisième parole : « *Femme, voilà ton fils,* » dit-il à Marie. Puis, s'adressant au disciple il ajouta : « *Voilà ta mère* ¹. »

Remarquez, mes frères, la sagesse du Seigneur. Il y a peu de temps encore, quand Marie eût pu nourrir dans son cœur de charnelles espérances, s'attribuer sur le ministère du Fils de Dieu une autorité qui ne peut appartenir à aucune créature, Jésus l'a reprise en lui disant : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? mon heure n'est point encore venue ². » Mais maintenant que la parole prophétique de Siméon se réalise : « Voici, celui-ci est mis pour être une occasion de chute et de relèvement à plusieurs et un signe auquel on contredira, et même une épée te transpercera l'âme ³, » maintenant que Marie est là, l'épée au cœur, les yeux et l'âme tout entière attachés à ce visage que cou-

1. Jean, xix, 26 et 27.

2. Jean, ii, 4.

3. Luc, ii, 34 et 35.

vrent déjà les ombres de la mort, n'ayant devant elle après le départ de son fils qu'une carrière douloureuse et solitaire, Jésus pense à elle, et il veut lui donner un autre fils qui la consolera en quelque mesure de son départ. Et ce fils, il le prend parmi ses trois disciples les plus affectionnés, il choisit celui-là même qui seul est resté auprès d'elle et de lui à cette heure d'abandon, celui-là aussi qui ayant reçu grâce pour pénétrer dans l'âme du Seigneur, peut le mieux, semble-t-il, en conserver et en rappeler à sa mère la vivante image. Il dit donc : « Voilà ton fils... voilà ta mère. » — Et, à partir de cette heure, Jean et Marie sont liés l'un à l'autre, et à côté l'un de l'autre ils chemineront dans le sentier de la vie, Jean offrant à Marie l'appui et le respect d'un fils, Marie prodiguant à Jean les soins et le dévouement d'une mère, Jean étant pour Marie et Marie pour Jean des témoins fidèles de Celui qu'ils ont connu et aimé, jusqu'au jour où Marie la première rendra son âme à Dieu, après une carrière toute de silence, de recueillement et d'humilité, qui donne un éclatant démenti à toutes les apothéoses et à toutes les idolâtries dont son nom a été l'objet dans une Église dégénérée...

Apprenons, mes frères, du Christ à respecter et à

sanctifier ces liens de la nature et du cœur. Ils sont sacrés, mais il faut les ennoblir, les épurer par la piété chrétienne; ils seront alors immortels. Mères, soyez, comme Marie le fut pour Jean, des témoins de Jésus auprès de vos fils, élevez-les dans l'amour et dans les instructions du Seigneur. Jeunes gens, traitez vos mères comme Jean a traité sa mère adoptive, avec respect et affection. C'est la volonté, c'est le testament de Jésus.

Cependant les heures s'écoulaient; la nature avait commencé à se voiler comme pour se préparer à la mort du Fils de Dieu. « Depuis la sixième heure il y eut des ténèbres jusqu'à la neuvième heure¹. » Glacées peut-être par cette nuit prématurée, ou lassées d'injurier une victime qui ne leur répond point, les voix qui insultaient le Crucifié se sont tues; les deux brigands souffrent et meurent; les saintes femmes, le disciple bien-aimé, Marie elle-même, étouffent leurs sanglots, regardent et écoutent. Le Fils de l'homme est là, cloué depuis trois heures, souffrant des douleurs inexprimables. Le supplice de la croix n'était pas seulement in-

1. Matt., xxvii, 45.

fâme, c'était parmi les supplices de l'antiquité, le plus long et le plus cruel. Le patient, suspendu par les mains et par les pieds, était bientôt en proie à une crispation nerveuse qui lui arrachait de pénibles gémissements et qui provoquait une fièvre ardente. N'oublions pas, d'ailleurs, que le corps de Jésus était déjà brisé par une nuit de veille, par les coups de verges, par les pointes de la couronne d'épines et surtout par les souffrances morales. Il laisse alors échapper cette plainte ¹ : « *J'ai soif.* » Et aussitôt ses bourreaux lui tendent une éponge imbibée de vinaigre, réalisant ainsi sans le savoir cette prophétie de David ² : « Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre... »

« J'ai soif!... » Ainsi le Sauveur n'a pas retenu le cri de la nature, il a senti l'aiguillon de la douleur et de la soif et il l'a laissé paraître, mais sans exhiler un seul murmure. — Que ce souvenir nous accompagne, mes chères frères, à l'heure de la maladie ou de l'angoisse. Point de stoïcisme, point d'insensibilité, il est permis de souffrir et de gémir; mais en même temps point de blasphème ni de révolte. Que l'esprit parle plus fort que la chair, et

1. Jean, XIX, 28.

2. Psaumes, LXIX, 22.

que de notre cœur brisé, mais soumis, sorte à la fois cette parole : j'ai soif ! ou : je souffre ! et celle-ci : Que ta volonté soit faite et non point la mienne.

Ce n'est pas tout cependant. Après l'angoisse physique, voici venir l'angoisse morale. Au moment où les ténèbres, qui, dès la sixième heure, ont commencé à se répandre, s'épaississent, un cri se fait entendre tout à coup vers la neuvième heure ¹
 « *Éli, Éli, lamma sabachthani!* (Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'a-tu abandonné?) » Mes frères, c'est ici surtout que je voudrais appliquer la réflexion que je faisais en commençant ; c'est ici qu'au lieu de parler je voudrais me taire pour écouter et méditer en silence cette parole suprême, m'associant à la prière du poète :

Parle seul à mon cœur et qu'aucune science,
 Qu'aucun autre docteur ne m'explique tes lois,
 Que toute créature en ta sainte présence
 S'impose le silence
 Et laisse agir ta voix.

Depuis le jour où a été prononcée cette parole, elle est devenue l'objet des méditations de l'Église, des dissertations et des discussions des théologiens, sans

1. Matt., xxvii, 46.

qu'on ait pu jamais en sonder le fond. Écartons toute tradition et toute théologie, et demandons-nous ce que signifie pour l'âme du fidèle qui le recueille ce cri déchirant.

Ce qu'il signifie, ô mon Sauveur ! c'est que tu as bu jusqu'à la lie la coupe d'amertume que tu avais acceptée de la main du Père, quand tu t'étais écrié : « Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Pour racheter l'humanité perdue, pour nous racheter nous, pauvres pécheurs, tu ne t'es pas contenté de venir sur cette terre souillée, d'aller de lieu en lieu faisant du bien à tous, instruisant, consolant, pardonnant. Tu as fait plus encore : par cette mystérieuse puissance de l'amour qui fait vivre et souffrir en autrui, tu as voulu ramasser sur ta tête innocente et dans ton cœur pur toutes les malédictions, tous les châtimens du péché ; tu as voulu l'offrir, ce grand sacrifice de réparation et d'expiation que prophétisait l'ancienne alliance et que réclamaient la sainteté de la loi et le maintien de l'ordre moral ; tu as voulu vraiment devenir notre représentant et notre répondant devant l'Éternel et te faire comme péché pour nous, afin que nous devinssions justes devant lui par toi. Et c'est pour cela, ô Christ, que tu es descendu au fond de l'abîme de nos misères,

et toi, le Fils unique et bien-aimé du Père, toi le Saint et le Juste, tu as senti un moment se voiler à tes regards obscurcis par la force de l'angoisse la face radieuse du Père céleste, et tu t'es écrié « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Oh ! quel sacrifice, quel amour ! O Maître, ô Sauveur, nous ne l'oublierons jamais, non jamais...

Le cri du Fils de Dieu est monté jusqu'au Père qui l'a exaucé. Après l'angoisse la délivrance, après l'abandon le relèvement. Peu avant de mourir, Jésus s'écria ¹ : « *Tout est accompli !* »

Il a dit vrai, le Sauveur des hommes ; tout, absolument tout est accompli. — Ses souffrances sont accomplies : il vient de savourer les dernières gouttes de ce breuvage amer. — Sa perfection est accomplie : s'il lui manquait un dernier trait, cette obéissance jusqu'à la mort vient de le fournir. — La loi de Dieu est accomplie : elle disait à l'homme : « Sois saint, car Dieu est saint ; » et le voici enfin ce Saint et ce Juste. — Les prophéties sont accomplies : ce Messie décrit par elles, tantôt sous l'image

1. Jean, XIX, 28.

d'un Roi puissant et miséricordieux, tantôt sous celle d'un serviteur de Dieu souffrant et mourant pour les péchés de son peuple, il est venu, il est là. — L'œuvre du salut est accomplie : la croix de Golgotha, scandale aux Juifs et folie aux Grecs, va devenir la puissance de Dieu en salut à tout croyant. Promené d'un bout de la terre à l'autre, cet obscur symbole sera bientôt l'étendard de l'humanité, le signe du salut... Oui, tout est accompli.

Retenons ferme cette parole, mes chers frères. Nous vivons dans un siècle d'agitations et de dissolution où il nous faut un point fixe pour diriger notre marche. Ce point fixe, le voilà : la croix du Christ, l'œuvre du Christ ! Que la science déploie toutes ses ressources et renverse toutes les idoles de l'ancien monde ; que la critique porte partout son scalpel et dissipe bien des illusions ; que la théologie elle-même transforme ses méthodes et modifie ses formules, la parole et l'œuvre du Christ ne cesseront point de nous offrir ce roc solide sur lequel nous pouvons bâtir. A Jésus-Christ crucifié, mes chers frères ! C'est de ce centre vivant qu'il faut partir, et c'est là aussi qu'il faut revenir. Là est notre seul espoir de vie et de salut.

Et maintenant que tout est accompli, l'âme de Jésus se porte tout entière en avant et en haut. Sans doute en face de lui est la mort; mais derrière la mort il y a le Père, il y a le ciel, il y a la vie, vie de repos et de gloire. Aussi Jésus, ayant crié d'une grande voix, dit ¹ : « *Père, je remets mon esprit entre tes mains.* » Ce fut sa septième et dernière parole.

Comme c'est bien là la fin du Fils unique de Dieu !... C'est le cri de la foi, le cri de l'obéissance, le cri aussi de la victoire. C'est le cri de Celui qui avait répondu encore adolescent dans les parvis du Temple : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? » qui, dans le cours de son ministère, avait dit à ses disciples : « Ma nourriture est de faire la volonté du Père, » et qui, il y a quelques heures, dans la chambre haute au milieu de ses disciples, pouvait prier ainsi : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie. Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donné à faire. Et maintenant glorifie-moi, toi Père, de la gloire que j'ai eue auprès de toi avant que le monde fût fait ². »

1. Luc, xxiii, 46. — 2. Jean, xvii, 1 et 5.

Que ce dernier cri de Jésus soit le nôtre, mes chers frères, à notre dernière heure. Ah ! quand les ombres de la mort commenceront à nous envelopper, quand le monde visible disparaîtra pour nous, quand nos yeux obscurcis ne pourront plus voir le visage de ceux que nous avons aimés sur la terre, puissions-nous par la foi contempler ce Dieu qu'a invoqué le Christ et le contempler comme Père, contempler aussi le Sauveur lui-même et le contempler dans toute sa gloire et dans tout son amour pour nous, puissions-nous voir le ciel s'ouvrir et les anges de Dieu venir à notre rencontre et nous introduire dans le sanctuaire, et alors soutenus, illuminés par cette contemplation, puissions-nous de notre voix mourante répéter comme lui : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » ou, comme un de ses premiers disciples : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ¹. »

« Puis, dit l'Écriture, ayant baissé la tête, il expira. »

Ici, mes frères, je n'ajoute plus rien ; toute réflexion serait impuissante et téméraire. Je vous ai d'ailleurs promis d'être sobre d'explications, je

1. Act., VII, 60.

crois avoir tenu ma promesse. Quelques mots encore et je finis.

Quelle est l'impression dominante qui résulte de cette méditation, touchant le caractère et l'œuvre du Sauveur? Si je ne me trompe, on peut la résumer en deux mots : Amour et obéissance! Amour parfait de Jésus pour l'humanité, et obéissance parfaite de Jésus à Dieu le Père. — Et c'est pourquoi Jésus est et restera le Sauveur, le Médiateur éternel entre l'humanité et Dieu.

Et maintenant, mes frères, que voulez-vous faire en face de ce Médiateur? Voici, à la gauche et à la droite du Crucifié deux paroles ont été prononcées, deux attitudes contraires ont été prises; de la gauche est parti ce blasphème : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même » c'est-à-dire en réalité : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous! » — De la droite, s'est élevée cette prière : « Souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton règne. » C'est-à-dire : sauve-moi; règne sur moi! — Entre ces deux attitudes, il vous faut choisir, frères; choisissez...

Pour nous, notre choix est fait. Que le monde change et passe, nous dirons avec le patriarche en

montrant la Croix : « C'est ici la porte des cieux »
et nous répéterons avec l'Apôtre : « A qui irions-
nous qu'à toi? Tu as les paroles de la vie éter-
nelle. »

AMEN.